MASTER NEGATIVE
NO. 93-81485-9

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

MOKE, HENRI GUILLAUME

TITLE:

LA BATAILLE DE POITIERS, NOTICE...

PLACE:

GAND

DATE:

no date

Master Negative #

93-81485-9

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

944
Z1 Moke, H[enri] G[uillaume] 1802-62
La bataille de Poitiers, notice sur le tableau
de M. L. de Taeye
Gand, no date 0 16 p pl

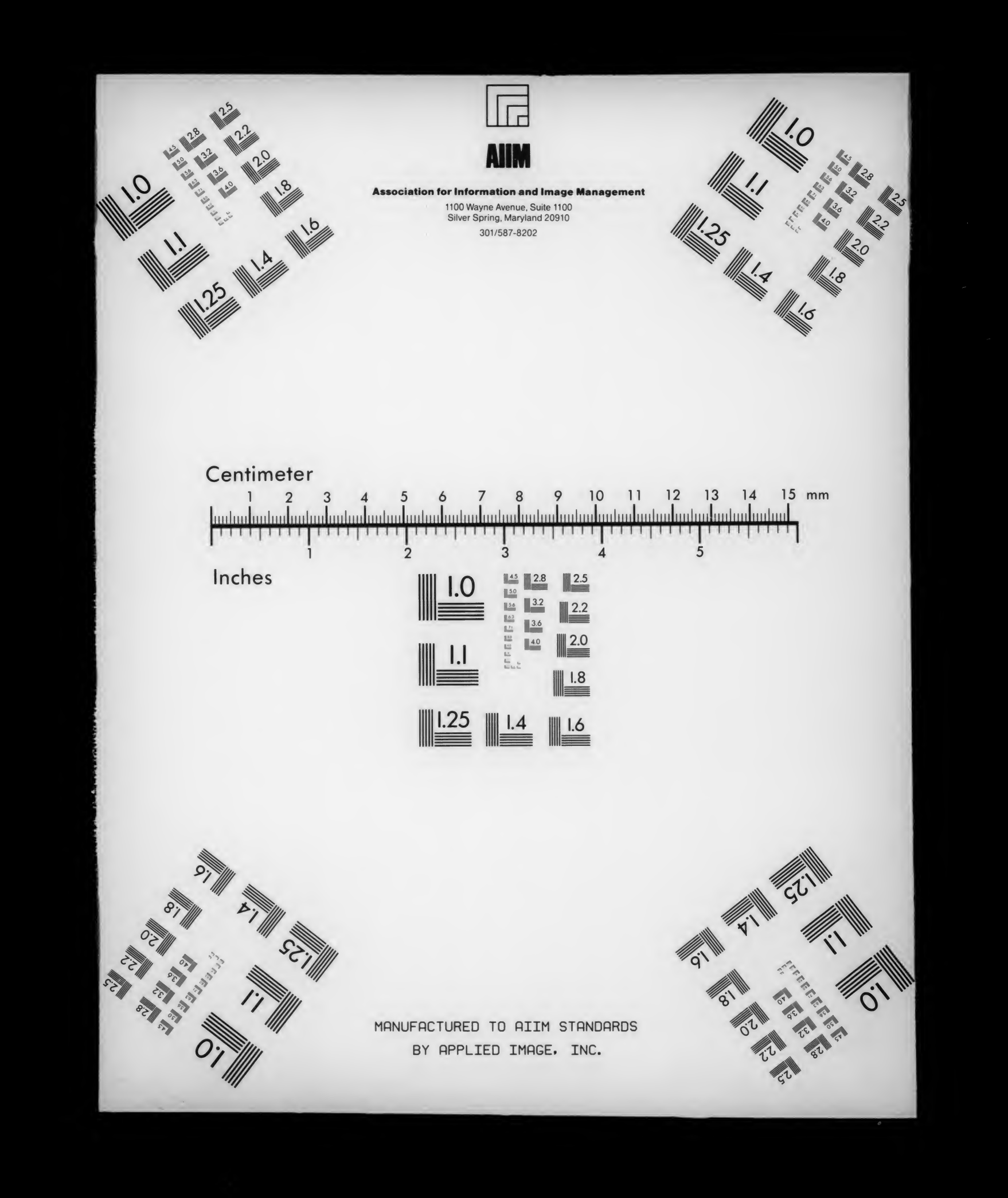
No. 2 of a vol of pamphlets

200608

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 1X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 6-25-93 INITIALS MCC
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT


AIIM
Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202
Centimeter
Inches
MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

2 el Lat
No 21

LA
BATAILLE DE POITIERS.

NOTICE

SUR LE TABLEAU DE M. L. DE TAEYE,

PAR

H. G. MOKE.

GAND,
IMPRIMERIE DE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS, 66.

LA

BATAILLE DE POITIERS.

NOTICE

SUR LE TABLEAU DE M. L. DE TAEYE,

PAR

H. G. MOKE.

GAND,

IMPRIMERIE DE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS, 66.

La bataille de Poitiers, gagnée en 732 par les Francs sur les Sarrasins, mit un terme aux progrès rapides qu'avait déjà faits dans l'ouest de l'Europe la domination Mahométane. En moins d'un siècle des tribus guerrières d'Arabes et de Maures avaient conquis presque toute l'Espagne, et déjà leurs essaims commençaient à se répandre dans le midi de la France, où les vieilles cités de Narbonne, de Bordeaux et même d'Autun avaient succombé sous leurs attaques. Il ne fallut pas moins que toute la puissance de Charles Martel et des Francs pour sauver le reste du monde latin.

En effet les sectateurs de l'islamisme, qu'on désignait vulgairement par le nom de Sarrasins, formaient alors comme une nation militaire également redoutée dans l'Orient et dans l'Occident. Les guerriers arabes, qui en constituaient l'élément principal (1), avaient gardé le courage fanatique que Mahomet avait su inspirer à leurs pères; mais ce n'étaient plus ces hordes ignorantes et à demi nues qu'on avait vu sortir du fond des déserts. Leurs victoires sur les Sassanides avaient fait passer entre leurs mains les dépouilles de la civilisation orientale, et ils étalaient avec l'appareil pompeux des cavaliers persans la

(1) Quoique le nom de Maures ait été donné plus tard aux Mahométans d'Espagne, par suite de leur mélange avec des tribus africaines, la race dominante avait été d'abord celle des arabes purs.

magnificence de leurs bonnes armures qu'ils portèrent jusqu'en Espagne. L'habitude de la guerre leur en avait donné la science qu'ils déployèrent dans une longue suite d'expéditions lointaines toujours couronnées de succès. A peine les derniers descendants des Wisigots avaient-ils trouvé un refuge contre eux dans les montagnes des Asturies, et la résistance des Aquitains et des Provençaux paraissait devoir être aussi impuissante que celle des peuples de la Péninsule.

L'invasion de 732, plus redoutable encore que les précédentes, était dirigée par Abdérame (Abd-el-Rahman), lieutenant du calife, et fut poussée avec tant de vigueur que la grande armée mahométane, après avoir pris et pillé les principales villes de l'Aquitaine, vint camper vers la fin de septembre en face de Tours. Parmi les troupes qui la composaient, celles dont l'aspect était le plus imposant, appartenaient aux tribus qui avaient conquis le nord de l'Afrique et l'Espagne, et qui n'étaient pas inférieures en gloire et en richesse aux branches les plus fameuses de leur race. Mais outre ces bandes d'élite, Abdérame avait aussi appelé à la guerre sainte les hordes plus sauvages des Berbères et des Maures de l'intérieur, déjà soumises à la loi du Coran. Une partie d'entr'elles étaient destinées à former des colonies mahométanes dans l'ancienne Gaule, comme il en existait déjà sur quelques points, notamment à Narbonne. Elles avaient amené leurs femmes et leurs enfants, et ces masses confuses offraient le spectacle d'une émigration de barbares qui serait venue se joindre à la marche d'une armée régulière.

Les forces de l'Aquitaine, commandées par le duc Eudes, qui s'était arrogé le titre de roi, n'avaient point essayé de tenir tête à ce flot d'ennemis. Elles s'étaient repliées graduellement des bords de la Garonne jusque sur ceux de la Loire, où elles avaient attendu les Francs, que Charles Martel se disposait à conduire à leur secours. Ce chef illustre, issu des vaillants ducs d'Austrasie, mais dont la naissance était illégitime, n'avait dû qu'à son épée la possession de leur héritage et le gouvernement du royaume. Il s'était signalé par ses expéditions glorieuses contre les races guerrières des Frisons, des Allemands et surtout des Saxons, et sous sa conduite la nation franque avait repris l'as-

cendant qu'elle semblait menacée de perdre par la faiblesse de ses rois. Ses guerriers ne se trouvaient point au-dessous de la grande épreuve qui les attendait encore. Les Austrasiens surtout, qui étaient restés voisins du monde germanique, avaient conservé avec les habitudes mâles de leurs ancêtres une longue habitude de la guerre et de la victoire. Depuis la conquête de la Gaule, on leur avait vu adopter quelques parties de l'armure défensive romaine, mais sans quitter l'usage de leurs armes nationales, et leurs longues lances, leurs haches pesantes, leurs grands chevaux, l'or même qui brillait avec une magnificence barbare dans leur parure militaire, ne les caractérisaient pas moins que leur forte stature, leur physionomie septentrionale et leurs cheveux blonds.

L'armée franque qui ne s'était rassemblée qu'au commencement de l'automne, n'atteignit les rives de la Loire qu'un peu plus tard que les Sarrasins, et au moment où ils venaient de commencer l'attaque du faubourg méridional de Tours. Ils se replièrent à son approche, et parurent vouloir opérer leur retraite sur Poitiers, ville qu'ils avaient prise d'assaut quelque temps auparavant. Mais leur dessein était probablement d'attirer Charles Martel en deçà du fleuve, et de lui livrer bataille dans les plaines où leur cavalerie pourrait l'envelopper. En effet, ils s'arrêtèrent bientôt pour l'attendre, et les Francs continuant à s'avancer, les forces des deux nations ne tardèrent pas à se trouver en présence. Toutefois l'attaque ne fut point immédiate; de part et d'autre on s'observa pendant sept jours avec une certaine hésitation, ces guerriers de race et d'armure différente cherchant à reconnaître la nature des nouveaux ennemis qu'ils allaient avoir à combattre. Les Mahométans, il est vrai, avaient de beaucoup l'avantage du nombre; mais les narrations contemporaines semblent indiquer qu'ils s'effrayaient de la taille colossale de leurs adversaires. Charles Martel de son côté, se tenait sur la défensive dans son camp, pour ne pas offrir aux escadrons africains l'occasion de l'entourer en rase campagne. On ne connait d'une manière précise ni le lieu où s'engagea enfin la lutte, ni le jour de la victoire, qui parait avoir été un samedi du mois d'octobre. Ce furent les Arabes qui se déployèrent les premiers en invoquant

à grands cris le nom d'Allah. Les Francs se rangèrent alors sur le front de leur camp, sans se faire appuyer par les troupes d'Aquitaine, qui étaient destinées à opérer séparément. Ils eurent à essuyer les attaques impétueuses des Sarrasins, dont le plan semble avoir été de jeter le désordre dans leurs rangs par une suite de charges rapides et de retraites précipitées; car telle fut constamment la tactique qu'ils employèrent. Mais les géants du nord restèrent immobiles à leur poste, se contentant d'abattre tout ce qui osait affronter les coups de leurs lourdes épées. C'était, au dire des contemporains, comme un mur de glace, contre lequel les Africains se brisaient sans l'ébranler. Abdérame pourtant ne se décourageait pas, et faisait sans cesse recommencer l'attaque par de nouvelles masses.

La lutte s'était prolongée ainsi jusque vers le soir, et les deux partis conservaient encore leur première attitude, quand on vit sortir du camp des Sarrasins une foule éperdue de femmes, d'enfants et d'esclaves qui s'enfuiaient avec précipitation en poussant de grands cris. En effet, Eudes et ses Aquitains venaient de surprendre cette enceinte mal défendue et massacraient tous ceux qu'elle renfermait. Abdérame détacha aussitôt de ce côté une partie considérable de ses forces, et il paraît qu'elles reprirent sans peine possession du camp, malgré l'honneur que les chroniqueurs d'Aquitaine ont voulu attacher à la brusque attaque de leur prince. Mais l'effet de cette diversion n'en fut pas moins décisif, car les Francs parvinrent alors à faire reculer les bandes qui les pressaient encore, mais qui n'étaient plus si puissamment soutenues.

On possède malheureusement peu de détails sur cette dernière partie de l'action. Abdérame fut tué en s'efforçant de prolonger le combat, et sans doute sa chute devint le signal de la défaite d'une partie de ses troupes. Toutefois son armée, qui se replia sur son camp, ne paraît pas avoir été poursuivie jusque dans cet asile par les vainqueurs épuisés de fatigue. Elle l'évacua pendant la nuit, abandonnant ses bagages et se retirant avec rapidité vers le midi de l'Aquitaine, d'où elle put ensuite regagner l'Espagne. Les Francs qui s'étaient attendus à recommencer le combat le jour suivant, s'étonnèrent de n'avoir qu'à recueillir le butin.

Le grand résultat de la bataille de Poitiers fut donc moins la défaite totale des Sarrasins, que le découragement qui depuis lors fit cesser leurs invasions. Charles Martel, après avoir repoussé leur attaque, ne tira peut-être pas sur le champ tout le parti possible de sa victoire, et c'est là ce que semblent exprimer assez clairement deux des principaux narrateurs, Isidore de Béja et Roderic de Tolède. Mais ils paraissent avoir exagéré la lenteur et l'indécision des Francs, les représentant comme immobiles jusqu'à la fin de la bataille. On conçoit qu'aux yeux des Espagnols l'attitude ferme et impassible des guerriers du Nord ait été leur trait le plus caractéristique; cependant il est impossible d'admettre que cette attitude fût restée simplement défensive dans tout le cours d'une lutte si acharnée.

Quelle que soit du reste la valeur historique de cette étrange version, il n'était pas permis au peintre de la suivre, car elle aurait amoindri son sujet et affaibli le sens de son tableau. N'ayant à représenter que le moment de l'action, il devait lui donner un résultat immédiat assez significatif pour en faire comprendre les effets plus éloignés, et il fallait qu'il nous montrât la victoire de Charles Martel aussi efficace dès le jour du combat qu'elle le fut dans la suite. La tradition l'y autorisait pleinement, car elle porte à un chiffre prodigieux le nombre des ennemis qui avaient mordu la poussière sous les coups du chef austrasien et de ses soldats. C'eût été d'ailleurs offrir une image inexacte des Francs, que de suivre des récits où nous ne pouvons plus les reconnaître. Toute leur histoire militaire les montre pleins d'audace et d'ardeur à saisir la victoire, et s'ils ne déployèrent d'abord à Poitiers que cette fermeté prudente qui étonna les écrivains méridionaux, ils ne purent cependant y dépouiller tout à fait leur propre nature et remplacer par un phlegme glacial leur impétuosité habituelle.

L'auteur du tableau, s'attachant surtout à reproduire avec fidélité le portrait des différentes races dont il retraçait la lutte, a voulu que leur caractère et leur génie propre vinssent se réfléter dans l'action de ses personnages, comme dans leurs types nationaux. C'est d'après cette pensée qu'il a essaié de compléter les données historiques que nous avons reproduites. Il s'est placé

au moment où l'armée mahométane vient enfin de plier sous l'effort victorieux des Francs. Le vaste ensemble de sa composition embrasse presque tout le champ de bataille, au lieu de ne retracer suivant l'usage ordinaire qu'un des épisodes de l'action. Le paysage se déploie d'une part jusqu'aux montagnes, au pied desquelles les Sarrasins avaient assis leur camp, dont les tentes en feu projettent vers le ciel des nuages de fumée, de l'autre jusqu'au pied des murailles de Poitiers qu'on aperçoit dans le lointain. De tous côtés l'œil découvre des masses vivantes que porte en avant le mouvement de la victoire ou qu'entraine la précipitation de la retraite. Deux groupes principaux, mais non isolés, résument en quelque sorte la destinée des deux partis; l'un représente Abdérame qui tombe mortellement blessé sous la lance d'un cavalier austrasien; l'autre Charles-Martel élevé sur le pavois par ses guerriers triomphants. Tous les deux placés vers le centre du tableau attirent d'abord les regards du spectateur, et appellent son attention sur le résultat décisif de cette grande journée.

Les figures qui entourent le général Mahométan nous montrent quelques uns de ses soldats et de ses serviteurs les plus dévoués qui s'efforcent de le couvrir de leur corps ou de le soutenir dans sa chûte. Ils occupent le milieu du premier plan et ne paraissent songer qu'au salut de leur chef. Celui-ci, facile à reconnaître à la magnificence de son armure, offre le type arabe dans sa plus grande noblesse. Atteint d'un coup fatal, car le Franc qui vient de le frapper a la force d'un géant, il glisse à bas de son cheval et ne doit plus se relever; mais il sait mourir en héros comme il a vécu, et serviteur d'Allah, qu'il invoque de ses derniers regards, il est aussi calme dans la défaite que dans la victoire. Autour de lui sont aussi destinés à périr ses défenseurs de race et de rang divers, Maures, Cabyles, Nègres, dont quelques uns sont déjà renversés sous les chevaux des cavaliers austrasiens. Tout doit succomber sous les armes meurtrières de ces formidables enfants du Nord, dont les plus avancés se sont déjà ouvert une route sanglante jusqu'à l'étendart d'Abdérame que l'un d'eux s'apprête à saisir.

A gauche du groupe précédent, mais sur un plan plus reculé, on aperçoit Charles-Martel et la vaillante infanterie à la tête de

laquelle il a repoussé les nombreuses attaques de son adversaire. Il n'y a plus là de lutte ni d'agitation : les soldats ont élevé le vainqueur sur le bouclier que quatre d'entre eux soutiennent sur leurs larges épaules, et Charles confiant dans sa victoire ne songe plus à faire usage de la puissante hâche qu'il a teinte du sang des ennemis. Son attitude est calme et fière; mais son regard encore attentif suit les mouvements de l'armée en retraite et mesure les forces qui lui restent. On voit autour de ses guerriers des femmes et plus loin des prêtres. Ceux-ci, dont plusieurs portent le costume des évêques de cette époque, s'associant au triomphe du héros chrétien, élèvent la croix vers le ciel pour remercier le Dieu des batailles. Les femmes franques, fidèles à l'usage germanique, ont suivi leurs époux jusque sur le terrain où s'est livré le combat. Les unes couronnent les vainqueurs, les autres prennent soin des blessés. L'artiste pour mieux faire ressortir cette partie touchante de leur rôle national, a placé entre les deux groupes principaux une scène épisodique. Un soldat blessé grièvement est couché à terre près d'un charriot abandonné: à peine quelques pas d'intervalle le séparent-ils des Sarrasins; mais déjà une femme, son épouse ou sa sœur peut-être, est arrivée jusqu'à lui, et agenouillée à ses côtés elle lui prodigue ses secours.

En portant ses regards sur les autres figures qui s'étendent vers la gauche, le spectateur découvre au troisième plan des prisonniers Arabes qui s'inclinent pour la plupart à l'aspect du vainqueur avec cette résignation au destin que comportent leurs croyances. En avant d'eux apparaissent quelques cavaliers austrasiens qui se lancent avec ardeur à la poursuite des vaincus, mais rien ne leur résiste plus de ce côté. Un chef ennemi qui a tenu ferme sur le premier plan et qui a reçu le coup mortel à peu de distance d'Abdérame, semble n'avoir voulu que défendre ses femmes et ses enfants qui l'entourent et qui s'efforcent encore de l'emporter hors du champ de carnage.

C'est vers la droite qu'on voit se déployer les masses les plus nombreuses, celles qui nous donnent l'idée générale des deux armées. Dans l'éloignement une partie des troupes en retraite et des fugitifs qui ont abandonné le camp s'enfoncent dans les gorges des montagnes. Mais la cavalerie franque qui couvre la plaine s'élance de toutes parts à leur poursuite. Ses escadrons serrés,

qui se précipitent en avant sans désordre mais avec un élan irrésistible, forment des lignes d'une extrême étendue, dont la plus rapprochée balaye devant elle un flot de vaincus rejeté jusque sur les premiers plans. Là se multiplient les incidents variés et terribles de la défaite. La pression de cette avalanche de cavaliers a jeté la confusion dans les rangs des Africains qui sont complètement rompus. Ce n'est plus qu'un mélange de fuyards éperdus, du milieu desquels se dégagent à peine quelques fanatiques désespérés qui se dévouent à la mort. Sur le devant du tableau s'ouvre un large précipice où plusieurs se voient entraînés par leurs chevaux dont ils n'ont pu arrêter la course. De ce nombre sont des Cabyles ou d'autres Berbères appartenant aux tribus les plus farouches de l'Afrique. Un d'eux presqu'entièrement nu, tient encore en main une tête qu'il a coupée dans le combat. Déjà suspendu sur l'abîme, il se rejette en arrière et se cramponne à la croupe de son cheval avec cette présence d'esprit qui fait calculer au sauvage ses dernières chances de salut. Peut-être en effet sa chute sera-t-elle amortie par celle de l'animal dont le corps se brisera sous lui. Un second cavalier cédant à une impression aveugle d'épouvante, se couvre le visage de ses mains et de son manteau pour ne pas voir la profondeur du gouffre, tandis qu'un autre dans un paroxisme de rage s'y lance la tête haute et les bras levés comme en signe de défi. Quelques femmes fugitives ont aussi été refoulées jusqu'au précipice et sont sur le point d'y périr. Elles s'accrochent l'une à l'autre pour retarder leur chûte et ne feront qu'y entraîner avec elles la seule qui, placée sur le bord, est encore retenue par l'effort suprême de son époux. Ce dernier est un Maure d'une taille élevée et d'une stature herculéenne qui semble appartenir à la classe des chefs. Il se raidit de toute sa force pour retenir la malheureuse à laquelle il s'attache et qui le serre dans ses bras, mais son étreinte doit lui devenir fatale par le poids du groupe dont il ne peut la dégager. Il la tient pressée, et résolu à ne point se séparer d'elle, il regarde le ciel avec une expression de désespoir et un geste de reproche.

Des chevaux abattus, des Arabes renversés, des cadavres de nègres et de dromadaires achèvent de rendre effroyable cette scène de désolation. Un dernier épisode d'un caractère aussi tragique bien que moins violent, forme en quelque sorte l'anneau qui rallie dans l'ordre des idées et des sentiments comme dans l'enchaînement des figures, les groupes tumultueux qui s'étendent de ce côté à celui qui entoure Abdérame. Une dame mauresque, richement vêtue et d'une beauté splendide, accompagnée de deux jeunes filles qui lui cèdent à peine en éclat, cherchait à s'échapper de la mêlée, tenant son enfant dans ses bras. Mais le chameau qui la portait, blessé dans sa course, a glissé sur le sol sanglant, tandis qu'elle était elle-même atteinte par une flèche dont la pointe s'est enfoncée dans son sein. L'animal en s'abattant a renversé sa charge; le magnifique tapis de Perse qui lui servait de housse git sur la poussière, ainsi que le coffret précieux qui contenait les perles et les pierreries de la fugitive. Ses compagnes n'accordent pas même un regard à ces trésors perdus; un objet plus cher occupait seul leur âme tout entière, c'était celle qui ne doit plus les revoir. Elles ont reconnu sur sa figure la pâleur fatale qui annonce la mort, et elles s'abandonnent aux transports de leur douleur, tandis que l'innocente enfant, encore incapable de comprendre le sort funeste de sa mère, se presse avec une vague frayeur contre ce corps déjà inanimé.

Nous venons de parcourir les parties principales de cette vaste composition : il nous reste à exposer sommairement les sources auxquelles l'artiste a cru devoir puiser, pour prêter à ses diverses figures le type, le costume, les armes, en un mot le caractère extérieur des différentes nations dont il avait à représenter la lutte. Il s'est beaucoup éloigné à cet égard des traditions reçues; mais ce n'est qu'en s'appuyant sur l'autorité des documents authentiques, dont l'étude a fait aujourd'hui assez de progrès, pour que les données conjecturales que l'art avait trop facilement admises, puissent enfin être remplacées par des notions exactes et certaines. L'importance de son travail sous ce rapport, mérite une attention particulière, comme le prouveront les détails où nous allons entrer.

L'armée des Sarrasins comptait des combattants de trois races distinctes, des Arabes, des Maures et des Berbères. Les premiers, dont le rôle historique est de beaucoup le plus important, occupent aussi la place principale dans le tableau ; mais ils se divi-

sent en deux classes, les nomades du désert, qui ont conservé leurs habitudes primitives, et les conquérants déjà enrichis par la victoire. Leur caractère physique est le même ; tous offrent ces formes sèches et nerveuses, ces traits fiers et expressifs qu'on retrouve encore chez leurs descendants. C'est dans la figure d'Ad-el-Rahman qu'apparaît ici la forme la plus pure de ce type, qui rappelle un peu le portrait du célèbre Abd-el-Cader ; mais l'artiste en a également reproduit d'autres variétés d'après des modèles d'une exactitude certaine. Les chevaux, dont la race fameuse n'est pas moins nettement caractérisée par ses formes propres, offrent le même cachet de vérité. Le magnifique coursier qui portait le lieutenant du calife est d'un sang plus noble et d'une beauté plus parfaite que les étalons sauvages qui bondissent sous des cavaliers à demi nus : mais tous appartiennent à cette famille arabe merveilleuse de vitesse et d'ardeur, qui a été si bien étudiée depuis quelque temps, que le type en est fixé jusque dans ses moindres détails.

Mais si le portrait de l'homme et du cheval a pu ainsi être pris d'après nature, il a fallu des recherches longues et patientes pour recomposer l'armure, le costume, les harnais, que les conquérants avaient adoptés après leurs premiers triomphes. Les écrivains orientaux ne nous offrent que peu d'indications à ce sujet. Ce sont d'abord les paroles du dernier des rois Sassanides aux députés des Mahométans : Vous êtes sortis de votre pays, leur disait-il, couverts de tissus de poil grossiers, mais vous avez trouvé ici, avec des eaux pures et des vivres succulents, les étoffes douces et fines dont vous avez appris à vous vêtir (1). Il s'était donc opéré un commencement de métamorphose parmi les rudes soldats de l'Islamisme, avant même qu'ils eussent achevé de soumettre la Perse à leur domination. Peu de temps après, la bataille décisive de Néhavend leur livra la capitale de ce pays et les trésors de la dynastie renversée. On vint alors déposer aux pieds du calife la tiare et l'armure des rois avec le reste de leurs insignes : il en ceignit sur le champ une partie en s'appliquant les paroles du prophète : Celui-ci ceindra les bracelets de Chosroès.

(1) L. Dubeux, *la Perse*, p. 335 (dans l'*Univers pittoresque*.)

C'est à peu près là que se bornent les témoignages de l'histoire. S'ils ne marquent pas une révolution complète, ils signalent cependant une première tendance des vainqueurs à faire usage des richesses qui étaient tombées entre leurs mains, et dont formaient partie les armures précieuses des Perses, aussi bien que leurs splendides vêtements. On sait d'ailleurs que ce dernier peuple avait conservé fidèlement le caractère et les habitudes de ses ancêtres, depuis les temps reculés où ceux-ci devenus maîtres des riches cités du Tigre et de l'Euphrate avaient succédé à la puissance des Assyriens et s'étaient approprié les dépouilles de Ninive en de Babylone. En effet les découvertes récentes, qui ont mis au jour après tant de siècle les antiquités assyriennes, établissent de la manière la plus complète l'identité du costume, des armures, des insignes militaires et de tous les détails d'équipement en usage dans l'ouest de l'Asie, depuis l'époque des Sardanapale et des Nabuchodonosor jusqu'à celle des Chosroès. Après la victoire des Arabes, la nouvelle civilisation, qui se développa sous la protection des califes, recueillit ce vieil héritage de l'industrie et des arts de l'Orient. L'adoption ou l'imitation des armes devint surtout générale, puisqu'en comparant celles que les chefs mahométants portèrent depuis lors, non-seulement en Asie, mais encore en Afrique et en Espagne, on retrouve partout, comme le montrent les deux premières planches jointes à cette notice, les mêmes cottes de mailles, les mêmes boucliers, les mêmes casques. Cette similitude déjà digne d'attention, le devient bien davantage quand on consulte le petit nombre de monuments, où se conserve encore l'image complète des anciens guerriers Perses. Le plus remarquable est le bas-relief de Tak-i-Bostan, qui offre des figures équestres de proportion colossale, dont le costume et l'armure sont traités avec le plus grand soin. Tout dans leur équipement et jusque dans les harnais des chevaux, est parfaitement conforme d'une part aux sculptures ninivites, de l'autre aux armures sarrasines (1). On

(1) La première figure de notre première planche offre un cavalier sassanide de Tak-i-Bostan, que le lecteur peut comparer aux figures ninivites portant le n° 5 dans la même

y reconnaît un type auquel se rattachent encore d'autres figures militaires de l'Asie, comme celles des chefs circassiens dont les armures sont conservées à St-Pètersbourg, tandis que la robe assyrienne reparait également dans les peintures de l'Alhambra et dans les costumes modernes de la Syrie (1).

Eclairé par ce rapprochement, dont nous ne pouvons que signaler ici le résultat général, M. De Taeye est parvenu à recomposer avec une fidélité minutieuse le portrait de la race conquérante à l'époque de sa splendeur. C'est d'après la réalité qu'il a peint non-seulement ces armes d'un travail si admirable et ces étoffes d'un tissu si moëlleux, mais encore chaque ornement particulier, chaque partie accessoire du costume et de l'équipement. Les mêmes études lui ont permis de rétablir l'habillement des femmes, dont l'authenticité ressort de la comparaison des figures antiques et modernes. Dans l'immuabilité de la vie orientale, les conditions du luxe des sérails n'ont guère plus changé que les habitudes de la tente pastorale.

A côté de la magnificence des tribus enrichies par la domination, les hordes nomades avaient gardé, comme elles le font encore aujourd'hui, leur costume national, composé soit du haïc qui leur sert de manteau, soit de la tunique blanche et du bournous de même couleur. Il est facile de reconnaître, parmi les combattants refoulés vers le précipice plusieurs cavaliers ainsi vêtus, les uns ne songeant plus qu'à fuir, les autres essayant de rallier leurs compagnons autour de l'étendart de la tribu, ou se ruant avec la fureur du désespoir sur les escadrons victorieux. On voit aussi parmi les femmes qui tombent dans l'abime la compagne d'un de ces guerriers du désert; elle ne porte ni bijoux, ni riches vêtements comme les Mauresques dont elle

planche et le n° 1 dans la suivante, et aux armures sarrasines que représentent le n° 7 dans la première planche et les n°s 5, 6, 7, 8 et 9 dans la seconde.

M. Horace Vernet avait déjà fait remarquer que les harnais assyriens étaient exactement pareils à ceux qui se trouvent encore en usage parmi les Maures (voir planches I, n°s 2, 3 et 4).

(1) Voir planche I, n°s 6 et 7. — Les figures 10, 11 et 12 de la planche II montrent que les sculptures et les ornements mauresques avaient aussi conservé le caractère de l'art et de l'architecture ninivites.

va partager le sort; couverte d'une simple tunique bleue, elle presse sur son sein l'enfant nu pour qui seul elle parait trembler.

Les traits caractéristiques de la race Maure sont loin de pouvoir être aussi nettement déterminés. Le nom qu'elle porte est antique, mais on ignore ce qui la distinguait primitivement des autres nations africaines. Aujourd'hui l'élément arabe se trouve partout mêlé à l'élément mauresque dont la nationalité est pour ainsi dire effacée. Les habitudes agricoles, industrieuses et mercantiles que conserve cette population, indiquent presque seules une origine particulière (1). Elle ne se rattache point par son type aux Berbères, dont le teint est plus brun et les traits plus rudes, mais bien aux peuples sémitiques de l'Asie, sans offrir toutefois des formes aussi sèches que l'Arabe. Elle a des goûts de luxe et des traditions d'ancienne opulence, qui se rapportent au temps où elle n'était pas encore courbée sous le despotisme du sabre et la rapacité d'un gouvernement spoliateur.

Ces données insuffisantes ne permettaient pas au peintre d'assigner un rôle bien important dans sa composition aux personnages qui représentent cette race. Il en a formé deux groupes principaux, celui du chef qui retient les femmes entraînées dans l'abîme, et celui des fugitives dont le chameau s'est abattu à peu de distance. La richesse des costumes et la beauté des femmes donnent un cachet spécial à ces figures mauresques. Elles ne sont pas sans rapport avec celles des femmes qui plus loin s'efforcent d'emmener du champ de bataille un guerrier mourant; mais ici le type est plus arabe, ou du moins le sang maure plus mêlé. C'eût été, en effet, un scrupule malencontreux que celui qui aurait détourné le peintre d'admettre dans son tableau la trace de ces croisements que l'histoire atteste et dont l'effet se manifeste si généralement aujourd'hui.

Quant aux Berbères dont les nombreuses tribus vivent éparses depuis les plateaux de l'Atlas jusque dans les confins du grand désert, c'est sous leur aspect le plus farouche que l'artiste s'est

(1) C'est aussi le caractère distinctif que les Maures paraissent avoir déployé en Espagne, où ils formèrent une race de travailleurs, qui semble avoir différé notablement des Arabes de sang pur avec lesquels elle se trouvait mélangée.

généralement attaché à les reproduire. Le corps presque nu, la tête rasée, l'air féroce, les mains sanglantes, ils offrent l'image fidèle d'une population encore plongée dans la barbarie des temps primitifs. Leur physionomie rude présente une expression sinistre; leur corps nerveux et désséché parait joindre à la force et à la souplesse ce pouvoir d'endurance qui distingue le sauvage, tandis que leur teint cuivré rappelle l'action des feux du soleil sur leur sang africain. Tous ces caractères d'un effet si saisissant, ont été empruntés par le peintre à la nature, sinon d'une manière directe du moins d'après des études et des descriptions faites sur les lieux.

L'exactitude ainsi apportée à la représentation des races étrangères à l'Europe, est au moins égalée par celle que M. de Taeye a su donner à la peinture du grand peuple, qui combattait sous Charles Martel pour la défense du monde chrétien. C'était là la partie la plus importante de la tache de l'artiste; mais elle présentait aussi une extrême difficulté; car il avait à reconstituer en quelque sorte le type des guerriers d'Austrasie. En effet, les documents relatifs à cette époque ont été presque constamment confondus avec ceux des âges antérieurs ou postérieurs, ce qui a jeté l'art dans une foule de méprises longtemps inévitables. Ce n'est que de nos jours que la critique plus éclairée des savants modernes lui offre les moyens de réparer ce désordre. Nous avons un certain nombre de figures authentiques des Francs sous les premiers Carlovingiens : elles se trouvent sur les ivoires sculptés d'Aix-la-Chapelle (1), et dans les miniatures de la bible de Charles le Chauve. Leur concordance qui est parfaite ne permet pas de révoquer en doute leur exactitude, que confirme d'ailleurs leur rapport avec les autres monuments les plus rapprochés, comme les miniatures de l'histoire de Josué, calquées au Vatican par Séroux d'Azincourt, et celles des manuscrits anglo-saxons pu-

(1) Ce sont des dents d'éléphant chargées de reliefs qui ornent la rampe de l'escalier de la chaire du Dôme. M. Fôrster (Denkmaler deutscher baukunst, etc.) a prouvé que cet ouvrage date du règne de Charlemagne. Nous en reproduisons une figure, pl. IV, n° 1. Le lecteur comparera les autres figures dont l'origine est indiquée dans la légende des planches III et IV.

bliés en Angleterre (1). En étudiant avec soin ces diverses images, dont les détails parfois imparfaitement exprimés demandaient un examen comparatif, le peintre a pu en saisir les moindres traits et reconnaitre complètement la nature et la forme de toutes les parties dont se composaient l'armure et le costume. Les Francs du VIII.me siècle ou du moins les plus opulents d'entre eux, portaient le casque et le bouclier romains. Leur cuirasse, empruntée aux troupes des derniers empereurs, se formait de plaques de fer arrondies en bosse et fixées sur une cotte de cuir ou d'étoffe. Ainsi se trouvait également composée la partie de l'armure qui protégeait les cuisses. Leurs vêtements offraient encore la forme germanique; c'étaient des tuniques à courtes manches reproduisant la vieille *saie* nationale, et une sorte de guêtres serrées sur la jambe par des bandelettes qui s'entrelaçaient. Ils conservaient aussi pour armes favorites celles de leurs ayeux, l'épée à large lame et la hache à double tranchant. De riches ornements militaires distinguaient les chefs, dont l'opulence éclatait dans la splendeur de ces décorations orgueilleuses : leur baudrier surtout était chargé d'or et de pierreries.

Les chefs francs de cette époque ne devaient donc leur apparence à demi romaine qu'à l'adoption de l'armure défensive des peuples du midi dont ils avaient appris à se couvrir. A part ce dernier usage, tout en eux indiquait encore les descendants des Germains. Les traits distinctifs de cette race fameuse sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. M. de Taeye en met sous nos yeux le type le plus saillant dans la figure du cavalier austrasien dont la lance vient de renverser Abd-el-Rahman. Cette tête de lion couronnée par une crinière ardente respire l'ivresse du combat, tandis que l'effort puissant de ces membres vigoureux a donné à l'arme mortelle une impulsion irrésistible. La même nature se reproduit sous d'autres aspects dans l'image du soldat blessé qu'une femme cherche à secourir, et dans celle de Charles-Martel qui se détache fièrement des

(1) Les détails de l'armure et la cotte à plaques de fer répondent aussi aux armes antiques retrouvées dans les tombeaux francs par M. l'abbé Cochet. (Voir planche IV, nos 6, 11, 15, 16 et 17.

groupes qu'elle domine. Ici la noblesse de la pose et la majesté de la figure élèvent le guerrier à cet idéal sublime qui caractérise le héros.

Le costume des femmes franques, qui apparaissent à côté des combattants, est puisé aux sources que nous avons déjà signalées, et porte également le cachet germanique. Trop souvent les artistes ont été induits en erreur à ce sujet par des statues du XIme et du XIIme siècle dont le vêtement étroit et raide présente le caractère particulier de l'époque. Les monuments antérieurs n'offrent rien de semblable et rappellent encore dans les figures de femmes comme dans celles des guerriers l'origine de la nation, ainsi qu'on peut s'en convaincre en examinant celles que le peintre a reproduites.

On voit quelle confiance mérite le caractère historique de cette grande page où M. de Taeye a remplacé par des figures d'une fidélité incontestable les images de fantaisie trop communes dans les compositions moins sérieusement étudiées. Sans attribuer à l'artiste seul le mérite d'un progrès préparé par les recherches de la science, je crois qu'il marque pour l'art le commencement d'une ère nouvelle, celle d'une vérité plus complète dans la représentation de la vie de l'humanité. C'est ainsi que la peinture parlant à la pensée avec l'autorité et la signification profonde de l'histoire, pourra remplir dignement la partie la plus haute et jusqu'ici la moins comprise de sa mission.

H. G. Moke.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

II VIII

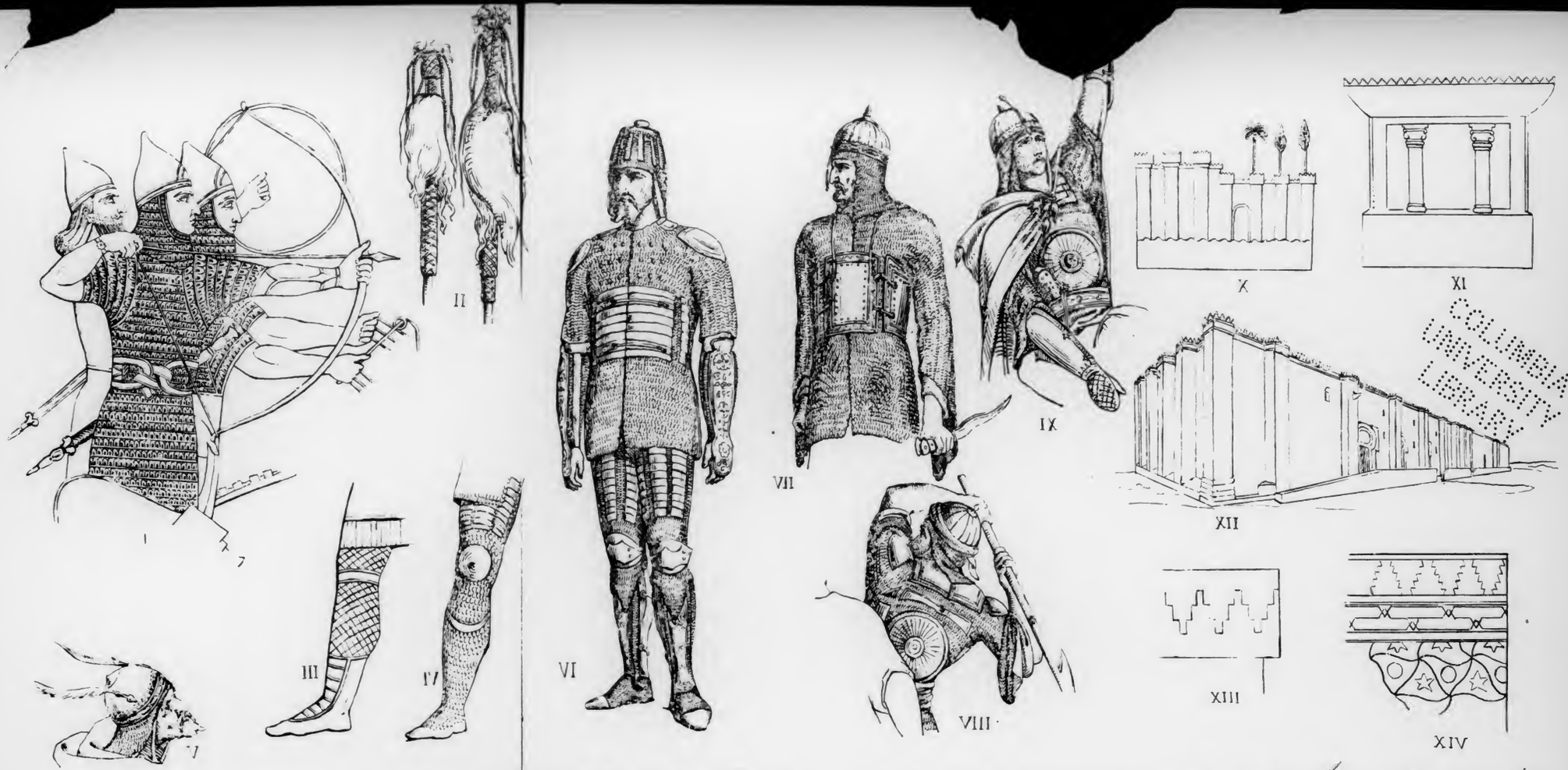
…net. II Khorsabad. Ninive. III Mors simple-Arabe
…lhambra - Murphy's Arabian antiquities of Spain.
… appartient à Mr. Verbruggen.

REDUCTION RATIO CHANGES WITHIN TITLE

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

I *Bas-relief de Tak-i-Bostan*. II. III. IV. *Harnachements de chevaux comparés d'après M. Horace Vernet*. II *Khorsabad. Ninive*. III *Mors simple-Arabe*
IV *Isles. Maroc 1845*. V *Soldat Assyrien. Ninive-Layard*. VI *Chasseur Maure 14e Siècle Peinture de l'Alhambra. Murphy's Arabian antiquities of Spain*.
VII *Perse moderne-Cassas. Voyage en Syrie*. VIII. *Armure Sarrasine du musée d'Anvers. L'armure du cheval appartient à Mr. Verbruggen*.

Autog. Brummer, rue de la princesse



COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

I Soldiers, from reliefs on a car in Sennacherib Palais N.E. Ninive Layard's premier voyage. II Drapeaux maures et V, VII, VIII, IX, Armures Sarrasines Musee d'armes à Bruxelles. III Jambe de guerrier Assyrien Ninive. Botta et Flandin. IV. Jambe d'armure Bohémienne. Musée d'armes rares de Sa. Majesté l'Empereur de Russie. VI Armure sarrasine appartenant à Mr. Verbruggen. X et XI d'après des bas reliefs Assyriens Ninive. Layard's premier et second voyage. XII. Extérieur de la Mosquée à Cordoue et XIV Mosaique Maure de l'Alhambra. Murphy's antiquities of Spain. XIII Autel Assyrien Layard's 2e voyage.

COLUMBIA
UNIVERSITY
LIBRARY

PL III.

I. II. *D'après des miniatures représentant l'histoire de Josué, d'un manuscrit grec du* VIIe *au* VIIIe *siècle de la bibliothèque du Vatican / Histoire de l'art par Seroux d'Agincourt /* III, IV, V *d'après la bible de Charles le chauve dit la bible de St Paul du* IXe *siècle / Histoire de l'art par Seroux d'Agincourt /* VI VII VIII IX *d'après des manuscrits Saxons du* VIIIe *et du* IXe *siècle / Strutt (Angleterre ancienne.)*

PLIV.

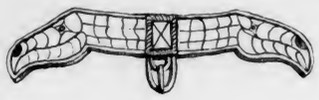
I

II

III

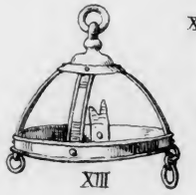
IV

V

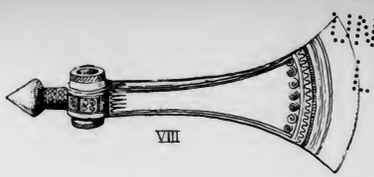


VI

VII

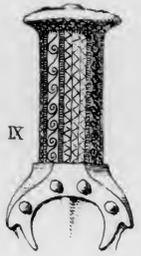


XIII



VIII

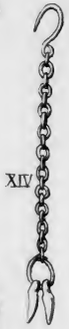
XII



IX

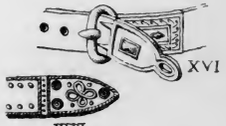
X

XI



XIV

XV



XVI

XVII

I Guerrier franc d'après une sculpture en ivoire du temps de Charlemagne qui se trouve sur la garniture de la chaire du Dôme d'Aix la Chapelle. II, III Guerriers francs d'après des miniatures de la bible de Charles le chauve. IV. Femme franque d'après la même bible. V. Evêque romain d'après une peinture du IX. siècle. Bibl. Imp. Paris. VI Fermail de bourse en or et verroteries trouvé à Envermeu (l'abbé Cochet). VII Bourse franque d'après une miniature de la Bibl. Imp. Paris N.° 6832. VIII. Cor de chasse en bronze trouvé à Lockenhaus. IX Manche de marteau bronze 1 p. 3 p. de long. X manche de dague et XIV pendant d'oreille trouvés dans le Danemarc. Musée de Copenhagen. XII Casque du temps de Justinien d'après une mosaïque de St Vital à Ravenne. XI Hache franque d'Envermeu. XV Perles de collier franque de la vallée de l'Eaulne. XVI Boucle de ceinture et XVII Bout de baudrier (l'abbé Cochet). XIII Garniture de casque saxon en bronze trouvé à Leck-hampton hill.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY

COLUMBIA
UNIVERSITY
LIBRARY